XI

PLINE ÉPISTOLIER, ÉCRIVAIN SUPERFICIEL ? QUELQUES REMARQUES

par Paul JAL

Professeur émérite à l'Université de Paris X

SOMMAIRE. — *Pourquoi l'***opinion peu flatteuse** *que l'on a en général aujourd'hui des* Lettres *de Pline le Jeune doit, pensons-nous, être* **corrigée.**

EPITOME. — *Cur Plinius Secundus Iunior, qui ob epistulas suas hodiernis diebus male audiri apud doctos solet, meliore pretio, mea sententia, aestimandus sit.*

Les neuf premiers livres[1] de la *Correspondance* de Pline contiennent 247 lettres, écrites, en gros, sur une période de 10 ans (97-107). C'est un nombre relativement élevé, même s'il est nettement inférieur à celui des lettres de Cicéron (plus de 920 lettres, sur 20 ans). En revanche, le nombre des correspondants de Pline est exactement le même (101) que celui des correspondants de Cicéron, mais, à la différence de ce que nous trouvons dans la *Correspondance* de ce dernier, nous n'avons aucune lettre de ceux de Pline. En faisant ainsi une comparaison avec Cicéron, nous ne faisons que suivre l'exemple de Pline, qui semble maintes fois avoir à l'esprit ce rapprochement. Cela dit, et peut-être en raison même de cette comparaison, c'est un fait que la *Correspondance* de Pline n'a pas bonne réputation. J. BAYET, dans sa *Littérature latine*, — c'était il y a près de 60 ans — jugeait Pline « un écrivain de second ordre », dénonçait « la fadeur de telle lettre qui révèle la décadence du goût » et concluait que sa *Correspondance* « révélait l'épuisement d'une littérature qui allait languir pendant plus d'un siècle ».

Ce n'est pas, pourtant, que Pline ne nous informe pas sur une foule de choses ! Apparemment, la matière de ses lettres est riche et abondante à souhait. Pline nous parle, en effet (je me limite à l'essentiel), des grands procès politiques auxquels il a directement participé, d'abord sous Domitien, puis au début du règne de Trajan, contre les délateurs qui sévissaient sous l'ancien régime ; il fait constamment allusion à ses propres occupations, celles d'un haut fonctionnaire, ou aux *negotia* de toute sorte que sa position dans la société ou sa situation de grand propriétaire terrien le contraint à accomplir pour la gestion de ses domaines ; beaucoup de ses lettres se réfèrent à ses activités intellectuelles, à ses publications, aux *studia liberalia* auxquels il se livre quotidiennement, comme orateur, avocat, poète, épistolier — ou auxquels se livrent ses correspondants ; il multiplie, comme Cicéron, les lettres de recommandation et d'admonition, lettres qu'il adresse à un grand

1. En raison du caractère particulier du livre X de la *Correspondance* de Pline (Correspondance avec Trajan), nous ne parlerons ici que des neuf premiers livres. Nos traductions seront celles d'A.-M. GUILLEMIN (édition de la *C. U. F.*), parfois légèrement modifiées.

nombre de personnes de la haute société; il nous parle de sa famille, de sa mère, de sa femme, du grand-père et de la tante de celle-ci; il nous parle de son état de santé, de celui des membres de sa famille, de ses affranchis, voire de ses esclaves; il nous parle de sa conception de l'*otium* et de ses distractions (chasse, pêche, lectures, excursions) : grâce à lui, nous avons une idée de ce que pouvait être la vie quotidienne d'un riche Romain sous Trajan; il nous laisse entendre, compte tenu de la position sociale de plusieurs de ses correspondants, que les *officia* remplis par eux, dans l'administration ou dans l'armée, étaient fort importants; il nous décrit par le détail ses nombreuses villas, près de Côme, en Toscane, aux Laurentes; il ne se refuse pas à nous révéler parfois ce qu'il appelle les *fabulae Vrbis* (« les commérages de la Ville », comme traduit A.-M. GUILLEMIN); il ne répugne pas à nous conter des anecdotes (histoire du dauphin, de la maison hantée); enfin, *last but not least*, on le voit en relations parfois étroites avec (— ou mentionner les noms —) des écrivains ou des poètes qui deviendront, aux yeux de la postérité, les grands noms de la littérature latine de l'époque : Frontin, qu'il consulte à propos d'un héritage et auquel il succède comme augure, Quintilien, dont il a suivi les leçons (2, 14, 9), Suétone (quatre lettres à lui adressées figurent dans la *Correspondance*) et Martial, qu'il aide généreusement (3, 21, 2); et il porte sur Silius Italicus, auquel il consacre une lettre entière (3, 7) un jugement sévère que la postérité a, en grande partie, ratifié. Ce n'est pas si mal, et c'est même beaucoup !

Dès lors, pourquoi cette même postérité, en particulier dans le siècle qui est le nôtre, se montre-t-elle aussi sévère — je répète le mot — à l'égard de la *Correspondance* de Pline ? Pourquoi faire la fine bouche et déclarer, comme on le dit souvent, que cette *Correspondance* est, tout au plus, représentative de la « littérature de société » (l'expression est devenue à la fois classique et péjorative), de la « littérature mondaine », bref, pourquoi laisser entendre que Pline est un épistolier superficiel ?

Adoptant volontairement un plan très scolaire, mais commode, nous examinerons d'abord les raisons de cet ostracisme; nous procèderons ensuite à ce que nous estimons une mise au point indispensable.

* * *

Plusieurs critiques n'hésitent pas, on le sait, à considérer les lettres de Pline comme des lettres fictives, lettres non adressées et envoyées à tel ou tel correspondant, mais « dédiées » à celui-ci. Sans aller jusque-là, Marcel DURRY parlait joliment de « demi-vraies lettres »; J. BAYET (*loc. cit.*) met le mot « lettres » entre guillemets; tel article récent fait de même avec le mot « Correspondance ».

Personnellement — c'est d'ailleurs ce que pensent la plupart des savants de la fin de ce siècle — nous croyons que ce sont bien de vraies lettres. Les informations que nous apportent progressivement les découvertes de l'épigraphie et les recherches de la prosopographie nous conduisent à admettre que les correspondants de Pline existent bel et bien, donc, nous invitent

à penser que les lettres que nous possédons leur ont été réellement expédiées. À ces correspondants, Pline ne cesse d'ailleurs de donner ou de demander des nouvelles — c'est là, on le sait, une des caractéristiques essentielles d'un véritable échange de lettres. Non seulement des nouvelles, mais des nouvelles récentes : 4, 11, 1 *recens nuntius*; 4, 12, 1 *recens factum*; 6, 15, 1 *recens fabula*, etc. Pline se plaint même de l'insistance avec laquelle on l'interroge sur ce qui se passe à Rome : 3, 9, 27 *Nolito ergo identidem quaerere quid Romae geratur* ! On retrouve là un des leitmotive des lettres de Cicéron à Atticus...

En fait, ce n'est pas l'authenticité, mais la valeur et l'intérêt des lettres de Pline qui nous importent ici. À cet égard, il est une chose qui, il faut le reconnaître, nous rend méfiants dès l'abord. La *Correspondance* a été publiée, en effet, par Pline lui-même; en outre, celui-ci déclare (1, 1) avoir opéré un choix parmi ses lettres et n'avoir édité que « celles écrites avec un peu plus de soin » (*si quas paulo curatius scripsissem*). Nous ne possédons donc qu'une sélection (certains ont même pensé — ce n'est pas invraisemblable — que nous n'aurions que des « morceaux » de lettres). C'est moins cette sélection, après tout normale et courante, qui nous inquiète, que le principe qui l'a motivée. De toute façon, nous nous sentons trompés et frustrés par ce procédé, car nous avons l'impression d'être victimes d'un artifice et de n'avoir en mains qu'un échantillon. Tel est bien l'esprit humain : c'est précisément ce que nous n'avons pas, ce que l'on a supprimé, censuré, voire corrigé, que nous soupçonnons d'avoir été le plus intéressant ou, du moins, le plus révélateur. Peut-être beaucoup de suppressions ou aménagements n'auraient-ils pas eu lieu si la publication avait été posthume ? (On nous permettra d'en douter : l'exemple du sort réservé à la *Correspondance* de Cicéron renforce ce doute...)

Pline ajoute qu'il a recueilli ces lettres « sans observer l'ordre des dates, mais à mesure qu'elles lui étaient tombées sous la main » (*non seruato temporis ordine... sed ut quaeque in manus uenerat*). — Ne pas tenir compte de l'ordre chronologique, faire qu'une lettre ne soit pas « datable », nous paraît à nous, à la fin du XX^{e} siècle, un énorme contresens, un péché contre l'esprit. C'est détruire en grande partie ce qui constitue la valeur informative de la lettre, laquelle n'a de sens à nos yeux que si elle nous renseigne sur un événement situé et localisé à un moment donné. Quel intérêt peut bien avoir une lettre restée « en l'air », surtout lorsque, comme c'est souvent le cas dans la *Correspondance* de Pline, le destinataire est pour nous un parfait inconnu ?

On s'aperçoit vite, d'autre part, que Pline affecte presque toujours de ne traiter qu'un sujet par lettre. C'est ainsi qu'à la fin de la longue lettre (5, 6) où il évoque sa villa de Toscane, il multiplie les avertissements et indications à cet égard, condamne les « hors-d'œuvre » (*si aliquid [scriptor] accersit atque attrahit*, § 42), éprouve le besoin de se justifier de donner tel ou tel détail « supplémentaire » (§ 43 : « Rien de tout cela n'est hors sujet, c'est le sujet même », nous dit-il, *non enim excursus hic eius, sed opus ipsum est*); et l'auteur d'insister lourdement sur ce point, se flattant (§ 44) « d'avoir su ne rien dire d'étranger au sujet et qui s'y soit pour ainsi dire égaré ».

Pour nous, au contraire, rien de plus artificiel que de limiter arbitrairement à un thème donné le contenu d'une lettre; que serait celle-ci, dans ces conditions, sinon une dissertation sur un sujet choisi d'avance, donc l'exemple même de la lettre fictive ?

Mais il y a plus grave, et le défaut dont nous allons parler ne me semble pas, sauf erreur, avoir été jusqu'ici dénoncé. Or il s'agit de la matière même de la plupart des *Lettres*... Voilà un homme qui a le privilège d'être en relations épistolaires avec les plus grands personnages de l'Empire; un homme qui a la chance d'être le neveu — et le fils adoptif — d'un des savants les plus illustres de l'époque — Pline l'Ancien —, qui avait eu lui-même ses entrées au Palais Impérial sous Vespasien (3, 5, 9) et qui avait dédié son *Histoire Naturelle* (ouvrage déjà très célèbre — les collectionneurs ou les « chercheurs » auraient volontiers acheté ses « fiches » à prix d'or, *ibid.*, 17) à l'empereur Titus; voilà un homme qui était sénateur depuis les dernières années du règne de Domitien, grâce auquel, comme Tacite, il avait eu accès à la carrière des honneurs — et sous le règne duquel il avait été préteur; voilà un homme qui avait fait partie de l'entourage de Nerva, avec lequel il était en relations depuis longtemps, et devant lequel le vieux Corellius Rufus (4, 17, 8) fait son éloge; voilà un homme qui a assisté plusieurs fois — même s'il n'en était pas membre permanent — au *Consilium Principis* (4, 22, 1; 6, 22, 2) de Trajan, dont il avait, en tant que consul, prononcé le *Panégyrique* devant le sénat. Ses relations privilégiées avec l'Empereur lui avaient même permis d'obtenir pour lui-même et pour Suétone le *ius trium liberorum* (2, 13, 8); voilà un homme qui est en relations épistolaires avec Licinius Sura et Iulius Servianus (3, 17; 6, 26), deux des piliers du régime, le premier, trois fois consul, ayant été généralissime des armées de Trajan au cours des campagnes contre les Daces; voilà un homme qui semble avoir eu accès auprès de Plotine (9, 28, 1), puisqu'il fait parvenir à l'impératrice une lettre de Voconius Romanus; voilà un homme qui a des contacts avec beaucoup d'illustres personnages, qui ont gouverné ou gouvernent des provinces ou sont désignés pour les gouverner ou qui sont à la tête de grandes armées (7, 16, 3; 8, 24); voilà un homme qui a été revêtu de sacerdoces importants, qui a exercé ou exerce de très hautes fonctions, préfet de l'*aerarium Saturni*, *curator aluei Tiberis*, avant d'être envoyé plus tard comme *legatus Augusti* en Bithynie; voilà un homme qui reçoit des lettres d'une foule de personnes haut placées dont un préfet d'Égypte (3, 2), de personnes qui ont voyagé à travers l'Europe et dont l'expérience dans tous les domaines devait être considérable; bref, un homme dans les lettres duquel on s'attendrait à trouver une masse de renseignements sur la politique, l'armée, l'administration, les provinces, les échanges terrestres ou maritimes, etc...

Or, sur toutes ces questions, que nous apprend la *Correspondance* ? Rien ou presque rien. Nous restons stupéfaits, confondus, de constater que Pline ne pose aucune question à ses correspondants et n'évoque que de façon très allusive (comme si cela ne l'intéressait pas) les activités de premier plan qui sont souvent celles des destinataires des lettres. D'un certain Priscus, non encore identifié de façon sûre, sans doute légat propréteur en Pannonie, nous apprenons qu'il est à la tête d'une « armée considérable » (*regis*

exercitum amplissimum, 2, 13) et qu'il a le bras long (*tibi beneficiorum larga materia*). C'est tout; Pline lui écrit pour lui recommander un ami. Nous n'en savons pas plus. — D'un certain Claudius Pollio (7, 31) que Pline recommande à une personne haut placée, il nous dit au passage qu'il a été « promu à de très importantes fonctions de procurateur » (§ 3 : *ad amplissimas procurationes*). Lesquelles ? Une inscription de Rome nous l'apprend. Pline, non. À Licinius Sura, grand personnage s'il en est, on l'a vu, protecteur de Martial, il adresse deux lettres et c'est pour lui décrire une source près du lac de Côme (4, 30), et dans la seconde, pour lui parler de fantômes (7, 27). Je sais bien que Licinius Sura était aussi un *uir eruditus*, peut-être expert ès fantômes, mais quand Cicéron écrit à Pompée, à Lépide ou à Antoine, ce n'est pas pour leur parler de sources ou de fantômes ! A Iulius Servianus, un des plus célèbres et des plus puissants *fautores* de Trajan, Pline écrit un court billet (3, 17) pour lui demander... des lettres et un autre pour lui adresser ses félicitations pour le mariage de sa fille (6, 26) : c'est tout. Alors que nous n'avons aucun document écrit contemporain sur les guerres de Dacie, dans la lettre 8, 4, adressée à Caninius Rufus, un habitant de Côme qui veut écrire un poème en grec sur ces guerres, tout ce que Pline trouve à dire, c'est que la guerre de Dacie constitue, certes, un beau sujet, mais que son correspondant aura des difficultés pour faire entrer dans des vers grecs des noms « barbares et sauvages ». Et ne comptons pas sur Pline pour citer celui de Sarmizegethusa ni même de Décébale ! — Pas davantage, nous ne pouvons espérer apprendre quoi que ce soit sur l'Égypte dans la lettre 3, 2 que Pline écrit à C. Vibius Maximus, préfet d'Égypte; pour un peu, la *Silve*, 4, 7 de Stace, poème de commande, écrite alors que Vibius Maximus était en Dalmatie, nous donnerait plus de renseignements sur les campagnes menées alors dans cette région !

Il semble que notre épistolier — et c'est exaspérant — ou bien s'en tienne systématiquement à des généralités vagues, comme pour nous laisser sur notre soif, ou bien use de termes à dessein allusifs, voire énigmatiques, comme s'il se refusait à toute précision. Que penser en effet du contenu, tel que l'envisage Pline, de ce poème consacré aux guerres de Dacie ? « Tu célébreras », écrit-il à son correspondant, « de nouveaux fleuves amenés dans les terres, de nouveaux ponts lancés sur les fleuves, des camps établis sur les escarpements des montagnes, un roi jeté hors de son palais, jeté même hors de la vie sans avoir jamais renoncé à l'espoir; de plus, deux triomphes célébrés l'un pour la première fois sur une nation invaincue, l'autre, pour la dernière ». Nous voilà bien renseignés. La muette colonne Trajane nous en apprend beaucoup plus ! Le comble est atteint dans une autre lettre (6, 27) adressée à un consul de l'année 107, C. Vettenius Severus, où la conquête de la Dacie, événement d'importance majeure, on l'admettra, est désignée par quatre mots « *recentia opera maximi principis* » (« les actes récents de notre illustre prince »).

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises et de nos déceptions. Sur les hautes fonctions (6, 4, 1) que Pline a exercées ou exerce lui-même, et sur lesquelles nous aimerions être renseignés, tout ce qu'il nous apprend, c'est qu'elles sont fort nombreuses, qu'elles l'accablent (1, 10, 9; 2, 8, 3;

7, 15, 1) et que tel congé à lui accordé est bien court (5, 14, 9 : *includor angustiis commeatus*). Sur la nature de ces fonctions, pas un mot. On croit deviner dans la lettre 6, 27 une allusion au *Panégyrique de Trajan*, mais ce n'est pas sûr. Notre étonnement est encore plus grand quand, en 8, 17, nous constatons, dans une lettre où Pline parle des inondations catastrophiques qui ont eu lieu dans la campagne romaine, des dégâts considérables et des pertes humaines qu'elles ont provoqués, que l'épistolier ne mentionne même pas le fait qu'il avait été lui-même *curator aluei Tiberis*...

Pline avait-il conscience qu'en observant si souvent une telle « discrétion », il ne pouvait pas ne pas diminuer considérablement l'intérêt de ses lettres, et cela, non seulement pour ses correspondants, mais surtout pour la postérité, dont le jugement lui importe tellement (cf. en 6, 10, à propos du tombeau de Verginius Rufus) et qui, elle, ne connaîtrait pas le contexte et le non-dit ?

Quelle est donc la matière de la plupart de ces 247 lettres, si nous n'y trouvons pas ce qui nous aurait le plus intéressé ? De quoi Pline peut-il bien parler à ces grands personnages, généraux, consulaires ou consuls, gouverneurs ou anciens gouverneurs de province, administrateurs, juristes, sénateurs de toute catégorie, jeunes gens de bonne famille bourrés d'ambition et à l'avenir assuré ? Que trouvons-nous dans plus des deux tiers des *Lettres* de Pline ?

Il invite ses correspondants à dîner (3, 12, 1), à des anniversaires (6, 30) ; à des *recitationes* (6, 17 ; 8, 21), à des signatures de testaments — ou accepte leurs invitations (6, 14) ; il leur raconte des anecdotes étonnantes, telle l'histoire du dauphin apprivoisé (9, 33) ; il leur raconte ses excursions et ce qu'il a observé à cette occasion, par exemple à la source du Clitumne (8, 8) ; il leur parle longuement de ses villas ou évoque le charme des leurs (1, 8) ; il leur offre ses services (6, 12), notamment pour corriger leurs ouvrages ou leur demander de corriger les siens ; il échange avec eux des compliments bien tournés et des amabilités mondaines (6, 7 ; 6, 8, 7 ; 7, 7-8,; 9, 8), des remerciements (1, 4 ; 5, 3, 1), des félicitations (5, 11 ; 6, 26) ; il leur demande des lettres, toujours plus de lettres, au moins aussi longues que les siennes (4, 11, 16) ; il leur vante le charme du repos (*dulce otium* : 1, 9, 6) ; il leur parle du gibier qu'il a tué ou qu'il a capturé (1, 6 : trois sangliers ; 5, 18, 2 ; 9, 36, 3) — la première lettre était adressée à Tacite : cela intéressait-il Tacite ? On songe au billet adressé par le roi à la reine d'Espagne dans *Ruy Blas* ; la reine attend une lettre d'amour et le roi lui écrit : « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups ». Mais surtout il leur parle en termes, hélas !, presque toujours allusifs, de ses livres, de ses vers, de ses plaidoyers, leur en envoie des copies, et leur demande d'en faire autant (4, 3, 18 ; 5, 15) ; il les prie d'insérer son nom dans leurs ouvrages comme il le fait pour les leurs (4, 27, 4 ; 9, 11, 1 ; 28, 3) ; il les presse de publier davantage et plus vite : Suétone se fait ainsi réprimander (mais du contenu de l'ouvrage de Suétone [5, 10], pas un mot !).

Une grande partie de la *Correspondance* nous paraît ainsi s'en tenir à la surface des choses et traiter de sujets bien minces. Si encore tout cela était dit avec humour, sur un ton primesautier et vif, avec l'entrain et la

spontanéité de M^me^ de Sévigné ou l'esprit pétillant de Voltaire ! Hélas ! même si, de temps en temps, nous voyons un « Pline-en-bonne-humeur », il y a comme une atmosphère victorienne[2] qui pèse sur bon nombre des lettres de Pline ! Y règnent la plupart du temps les exigences du bon ton, du πρέπον, de la convenance, de l'*honestas*, quelque chose de chaste, et même de guindé et de compassé. S'appliquent ici les règles de vie de la grande bourgeoisie municipale qui, depuis l'avènement des Flaviens, constitue la quasi-totalité du personnel politique et administratif. À la génération d'Ummidia Quadratilla (7, 24), la grand-mère « olé olé » qui a connu la *dolce vita* de la cour de Néron et en a gardé les mœurs libertines, succède celle du petit-fils, jeune homme bien sous tous rapports, qui rougit d'avoir vu pour la première fois danser l'affranchi de sa grand-mère (§ 6 : *me hodie primum uidisse saltantem auiae meae libertum*), pendant que celle-ci fredonne avec ses pantomimes les airs à la mode et gesticule en cadence au milieu d'une assistance déchaînée (§ 7), toutes choses que Pline juge, on s'en doute, avec sévérité.

Nombre de lettres nous rappellent ainsi quelles sont les règles de la bienséance : éviter de vivre avec laisser-aller (1, 12, 12 : *uereor ne neglegentius uiuamus*) ; c'est une faute de goût que de faire servir à ses invités des plats différents suivant leur rang social (2, 6) ; la réserve conseille de ne tenir à table que des *sermones Socratici* (3, 12, 1) ; on doit user de discrétion (*uerecundia*) dans les recommandations (2, 13, 3), etc. Tout débraillé, comme celui des divertissements populaires, tout désordre, comme celui qui règne parfois au sénat (2, 14, 13 ; 6, 5, 5 ; 9, 6, 3) est condamné comme *indecorus* ; les cris des jeunes avocats au tribunal de Centumvirs sont qualifiés d'*ululatus* ; même le rire est déplacé : à Voconius Romanus, auquel Pline parle de certaines inscriptions qui figurent sur les colonnes et les murs du temple situé à la source du Clitumne, il écrit : « Il en est beaucoup qui te feront rire », mais ajoute aussitôt « ou plutôt, bien élevé comme tu es (*quae tua humanitas*), tu ne riras de rien » (*nulla ridebis* : 8, 8, 7).

Tout au plus peut-on badiner : cf. 8, 15, où Pline se permet des plaisanteries et jeux de mots bien innocents et qui, pour le coup, ne font pas rire du tout, sur ses récoltes bien maigres : aura-t-il de quoi acheter du papier ? — Même souci de discrétion quant aux questions d'argent : il faut éviter de faire état de sa fortune et utiliser en conséquence un vocabulaire convenu pour désigner les propriétés que l'on possède, non pas des *agros*, mais des *agellos* (5, 14, 8 ; 8, 15, 2), non une villa, mais une *uillula* (2, 17, 29) ; les cadeaux offerts par lui deviennent des *munuscula*, certains de ses domaines, des *praediola* (2, 16, 2). Les lettres d'admonition sont émaillées de banalités (9, 30) ; il faut pratiquer la bienfaisance et la serviabilité (2, 13, 1). Les jeunes gens que Pline recommande sont tous de bonne naissance : Fuscus Salinator est d'une *domus patricia* (6, 26, 1) ; tel autre, d'excellente famille (*mater e primis*, 2, 13, 4). J. CARCOPINO ironise ainsi, à juste titre, sur la grande politesse mêlée aux assurances d'affection qui abondent

2. Que Juvénal nous donne une tout autre image de la société de l'époque n'est pas, en revanche, à porter au discrédit de Pline, qui pécherait par omission. Excès et systématisation sont le propre des satiriques et Juvénal vit dans une société très différente de celle de Pline.

dans les nombreuses lettres adressées par Pline au grand-père de sa femme, Calpurnius Fabatus.

Que penser aussi de l'optimisme de commande, de l'aspect « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil » que revêtent plusieurs lettres où Pline s'applique à nous présenter les faits, les choses et les êtres sous leur aspect le plus souriant ? Il y a là une volonté artificielle d'effacer les arêtes, de masquer systématiquement inconvénients et défauts, une sorte de parti pris de bonne humeur, de satisfaction, d'auto-satisfaction, qui nous irritent et nous font soupçonner là effort, contrainte et insincérité. C'est le cas, notamment, dans la lettre 5, 6 où Pline évoque sa villa de Toscane : tout, climat, pays, maison, y est présenté sous le jour le plus favorable (§ 3). Nulle fatigue pour monter les pentes, qu'on gravit sans s'en apercevoir (§ 14) ; l'eau des orages, loin de raviner ces pentes, se déverse heureusement dans le Tibre (§ 11) ; qu'elle ne stagne pas sur les déclivités est un grand avantage : elle n'y crée pas de marécages ! Trouve-t-on en été le Tibre constamment à sec ? C'est qu'il a alors « renoncé au nom de grand fleuve » (§ 12). De l'artifice et l'affectation, on passe à la préciosité... — La lettre en son entier est ainsi placée sous le signe d'un enjouement conventionnel. « Ce sera pour toi un amusement (*iucundum*) », écrit-il au destinataire, Domitius Apollinaris (un consulaire), « de lire ces détails comme pour moi de les écrire » (§ 3). Dans cette propriété de Pline, l'herbe est un « coussin » (*puluinus* § 16) ; le pays n'est pas constitué de simples terrains (*terras*), mais forme une sorte de tableau, de panorama peint, d'une exceptionnelle beauté (*formam aliquam ad eximiam pulchritudinem pictam* § 13).

Les longues lettres que Pline consacre à ses villas tendent ainsi trop souvent à développer une thèse fixée *a priori*, à savoir les avantages exceptionnels et complémentaires que présente chacune d'elles, soit dans telle de ses parties, soit par rapport aux autres villas ; il s'agit pour l'épistolier de répondre par avance à toutes les observations éventuelles de ses correspondants. Ainsi l'atrium de la villa des Laurentes (2, 17) est « simple » (*frugi* § 4), mais « non sans élégance » (*nec tamen sordidum*), la cour est « toute petite » (*paruola, ibid.*), mais « charmante » (*sed festiua*) ; la villa de Toscane (5, 6) est, certes, bâtie près d'une côte « insalubre », où l'air est « infecté » (*grauis et pestilens* § 2), mais la villa est suffisamment éloignée de la mer, et même située au pied de l'Apennin, « le plus sain des massifs de montagne » (*saluberrimo montium* § 2) ; certes, elle est au bas d'une colline (§ 14 : *in colle imo*), mais elle a la même vue que si elle était au sommet (*prospicit quasi ex summo*) !...

Que dire des villas du lac de Côme (9, 7), qui paraissent construites à dessein, l'une sur le rivage, l'autre sur la hauteur, comme pour permettre de savants balancements antithétiques à celui qui les décrit ? (« Celle-ci tient le lac [*sic*] de plus près, celle-là en possède une plus grande étendue » § 4). Le premier paragraphe de la lettre 1, 3 énumère de même en dix lignes tous les avantages de la demeure — extraordinaire — de Caninius Rufus, sur le même lac, « belle colonnade où règne toujours le printemps, salle d'ombrage si fraîche sous les platanes, canal aux eaux vertes et cristallines », etc. *Felix beatusque* (§ 2) est le propriétaire : en est-il de même du lecteur

de la lettre, aujourd'hui ? *Suauitas, gratia, iucunditas, amoenitas, dulcedo...*, autant de termes qui nous lassent à la longue, d'autant plus que la vie bien ordonnée, réglée heure par heure ou presque (cf. 9, 36) que mène Pline dans sa villa de Toscane sent, minutieusement décrite dans une lettre, l'artifice et la convention. Tout cela sonne faux, même si, hélas !, bien des détails sont sans doute conformes à la vérité. Que la lettre 9, 40, qui fait pendant, pour l'hiver et pour la villa des Laurentes (!) à cette lettre 9, 36, avec un programme à peine différent, où Pline évoque son « genre de vie » (*uitae genus*) pendant les deux autres saisons (*nunc addas huc licet uer et autumnum* § 3), soit la dernière du recueil, n'est sans doute pas l'effet du hasard ; l'auteur veut laisser à son lecteur la meilleure impression sur l'art de vivre plinien... Excellente impression, d'ailleurs, si l'on en croit le succès obtenu par la *Correspondance* de Pline au cours des quatre siècles qui suivirent : en témoignent du moins les jugements admiratifs de Symmaque et de Sidoine Apollinaire, qui rêvent tous deux de pouvoir, en imitant Pline, acquérir une gloire analogue à la sienne. Dieu sait, en effet, si Pline les avait soignées (*paulo curatius*), ses lettres, lui si attentif à leurs dimensions (*modus* : le mot revient une douzaine de fois sous sa plume) savamment étudiées et adaptées à chaque *epistula*, et à leur contenu (qui doit être à tout prix distinct de celui d'un ouvrage d'histoire : cf. dès la dédicace, 1, 1, 1 et à la fin des deux longues lettres à Tacite, 6, 16, 22 ; 20, 20). Dieu sait s'il avait dû en surveiller le classement et la composition ! Il n'est personne pour croire que Pline ait, comme il le prétend, recueilli ses lettres au hasard, en vue de leur publication. Si le principe du classement nous échappe, on est en droit de le supposer fondé sur des raisons presque exclusivement esthétiques, Marcel DURRY l'a bien montré, ne serait-ce que pour plusieurs lettres habilement disposées à quelque distance l'une de l'autre : ainsi de 3, 13, adressée à Voconius Romanus, l'asianiste, et 3, 18, à Vibius, l'atticiste ou, on l'a vu, de 9, 36 et de 9, 40. — Que la recherche de la *uarietas* soit aussi une des préoccupations essentielles de Pline, c'est ce que montre bien le paragraphe 3 de la lettre 5, 14 : *atque ipsa uarietate temptamus efficere ut alia aliis, quaedam fortasse omnibus placeant* (cf. 2, 5, 7 : *uarietas ipsa*). Il faut en effet éviter à tout prix, dans une lettre comme ailleurs, le risque de la *satietas* (8, 1, 24 *satietatis periculum fugere*).

Notons aussi le procédé consistant à placer respectivement à la fin d'un livre et au début du suivant des lettres adressées au même destinataire : cf. 2, 20 et 3, 1 à Caluisius Rufus, chevalier et décurion de Côme, ou 8, 24 et 9, 1, à un certain Maximus sur l'identité duquel on hésite. Il s'agit de pallier l'inconvénient résultant de la division en livres et d'éviter l'impression de dispersion. — Manifeste dans le cadre d'un livre, le souci de composition ne l'est pas moins dans celui de la lettre même. Quelle marque plus nette, en effet, d'un esprit cultivé, aux yeux de Pline, qu'une composition méthodique (*disponere apte*, 3, 13, 3) et que la recherche de l'*ordo* et des *transitus* ? Sans parler des deux longues lettres à Tacite (6, 16 et 6, 20), dont l'étude a été fort bien faite, au début de ce siècle, par F. LILLGE, contentons-nous de quelques exemples non moins frappants. En 3, 11, 8, Pline souligne qu'il revient, dans sa conclusion, au point d'où il était parti

(*illuc enim, unde coepi, reuertor*). De même, en 3, 9, 28, il remarque qu'un détail qui lui avait échappé — et qu'il note alors — n'est pas à sa place (*praepostere*), mais ne manque pas d'ajouter que c'est là « du grand art » (*perdecorum*), même s'il ne l'a pas voulu (*a me tamen non ideo fiet*). Comprenne qui pourra...

Là même où l'on croirait trouver l'indice de quelque spontanéité — voire familiarité — dans la composition (cf. 4, 22, 7 : son sujet semble l'avoir « entraîné » — *longius abii*), il nous enlève aussitôt toute illusion : cela ne lui a pas échappé (*libens tamen*). De même en 3, 9, 36, où il se demande s'il n'a pas été victime de quelque oubli : la répétition de cette question à la dernière ligne de la lettre (§ 37 : *si adhuc aliquid praeterisse me sensero*) nous invite à penser que Pline ne fait qu'appliquer là un procédé rhétorique recommandé par Quintilien 6, 1, 3 : *licet et dubitare num quid nos fugerit*. L'épistolier demeure donc parfaitement conscient de l'ordonnancement de ses idées. — Ailleurs, en 5, 21, la division de l'*epistula*, conformément à un plan annoncé dès le début, joies d'abord, tristesses ensuite, s'accompagne d'une gradation savante dans la seconde partie (§ 2-3). Mêmes recherches en 6, 29, 2 (conseils aux avocats) et surtout en 5, 6, 3 sq. (villa de Toscane) et 6, 31.

C'est, en effet, de la forme et du style plus que du sujet de ses lettres que Pline semble souvent préoccupé et c'est bien ce qui lui est reproché. Longue, très longue, est la liste des procédés rhétoriques (*figurae orationis* 1, 2, 2), des « ornements » (*amoenitates* 1, 2, 4), etc. qu'on trouve utilisés dans sa *Correspondance* : *sententiae*, au début des lettres (8, 21; 22; 9, 31, 1) ou à la fin (1, 43, 6; 3, 12; 4, 7; 11; 6, 4, 6; 8, 17, 6; 18, 2; 9, 30, 4; 32), anaphores (1, 9, 5), parallélismes (1, 9, 5; 9, 31, 2), balancements (2, 1, 1; 3, 2; avec rythme ternaire : 3, 10, 6), jeux verbaux (4, 6, 2; 5, 20, 5; 7, 10, 3; 13, 1; 25, 2), formules à surprise (6, 10, 2); antithèses (6, 10, 2), gradations (5, 11, 3), métaphores longuement filées (8, 4, 5; 9, 16, 2), recherches d'effets (2, 10, 2; 5, 2, 2; 6, 12), etc...

Et nous ne parlons pas des lettres métriques, des chiasmes, des homéotéleutes... qui montrent à quel point ces lettres étaient travaillées, à quel point l'auteur se surveillait sans cesse (1, 12, 2; 5, 6, 44), avait peur du laisser-aller, était toujours tendu (1, 2, 3 : *contentio dicendi*), comme il l'était dans ses plaidoyers, dans ses *libelli* et ses *recitationes*, où il faisait appel à des amis pour appliquer la *lima* (1, 2, 5; 5, 10, 3), pour polir (*perpolire*, 2, 5, 1), corriger (*emendare*, 2, 5, 10; 7, 17, 2), faire des coupures (*resecare*, 2, 5, 4), etc.

Pline épistolier, comme Pline avocat ou orateur, a tendance à croire, en effet, que l'auditeur ou le lecteur « ne pense qu'au style » (3, 13, 2 : *lector tantum elocutioni uacat*). C'est parce qu'il en est persuadé qu'il demande à un jeune homme fort distingué de ses amis de lui envoyer « une lettre particulièrement soignée », comme l'étaient ses lettres à lui, Pline : *uolo epistulam diligentius scribas* (7, 9, 8), écrit-il à Pedanius Fuscus Salinator (« je voudrais que tu mettes un soin particulier à quelque lettre », traduit A.-M. GUILLEMIN) et Pline de préciser : « Si l'on veut un style rapide et correct, ce sont les lettres qui le donnent » (*ibid. : pressus sermo purusque*

ex epistulis petitur). C'est dans le style plinien, n'en doutons pas, qu'écrit un autre jeune homme de bonne famille, Voconius Romanus, dont Pline déclare, pour le recommander (2, 13), qu' « il écrit des lettres où l'on se figurerait entendre les Muses en personne parler latin » (*epistulas quidem scribit, ut Musas ipsas Latine loqui credat*) ; d'un autre ami, Pompeius Saturninus (1, 16), il a entendu lire des lettres que ce dernier attribue à sa femme et où Pline « a cru lire du Plaute ou du Térence en prose ». Ailleurs (9, 28), nous apprenons que de Voconius Romanus encore, il a reçu trois lettres et qu'une quatrième lui est annoncée, « lettre écrite », lui dit son correspondant, « avec plus de raffinement » (*litteras curiosius scriptas* § 5) : inutile de dire que Pline brûle du désir (*accipere gestio*) de lire cette quatrième lettre !

Que conclure de cette analyse, sinon que le bilan n'est guère brillant ? Qu'attendons-nous, nous, d'une lettre d'un grand écrivain ? Le contraire ou presque de ce que Pline semble trop souvent en attendre, à savoir la simplicité, le naturel, la spontanéité et non la volonté de briller, sans parler, bien sûr, de l'intérêt du contenu. Que Pline ait pu servir de modèle à Symmaque ou à Sidoine Apollinaire, dont on sait qu'ils s'efforcent de l'imiter, n'est pas pour nous rassurer, quand on constate (leurs deux éditeurs, A. LOYEN et J.-P. CALLU, dans la *C. U. F.* l'ont bien montré) la grande part de préciosité et d'affectation que compte leur *Correspondance* !

* * *

Une chose nous étonne pourtant. Nous avons pu parler, à propos des lettres qui concernent les villas de Pline (2, 17 ; 5, 6 ; 9, 7 ; 36 ; 40), du caractère conventionnel de beaucoup des indications qu'elles contenaient. P. GRIMAL critique ainsi à juste titre, dès la première page de l'*Introduction* à son ouvrage sur les *Jardins romains*[3], l'expression courante « description » appliquée aux lettres ci-dessus citées. Et l'auteur de noter malicieusement que personne n'a jamais pu, et pour cause, « reconstituer », à la lumière des *Lettres*, une villa plinienne, encore moins en retrouver l'emplacement et les dispositions sur le terrain...

Or, les mêmes lettres qui « évoquent » les villas des Laurentes, de Toscane ou du lac de Côme sont remplies, pour désigner telle ou telle pièce, tel ou tel aménagement réalisé dans les jardins qui les entouraient, d'une foule de termes techniques, en général grecs, pour l'interprétation desquels le lecteur non spécialiste a besoin, la plupart du temps, d'ouvrages ou de dictionnaires capables de lui fournir des renseignements. Passe pour *triclinium*, *hypocauston*, *unctorium* (2, 17, 11) ou, bien sûr, pour *cryptoporticus* (§ 16), mais que signifient, pour le même lecteur, *cauaedium* (2, 17, 5), *haspida* (§ 8), *procoeton* (§ 10), *propnigeon* (§ 11) ou *andron* (§ 22) ? — tous termes qui figurent dans une lettre et non dans un ouvrage technique. C'est un tout autre Pline que nous trouvons ici, un Pline ancien élève d'une école d'architecture ou de décoration. Et cela n'est rien par rapport aux descrip-

3. P. GRIMAL, *Les Jardins romains*, 2e éd., Paris, P. U. F., 1969, p. 1, n. 3.

tions des parcs et jardins qui entourent ses villas. J'ai relevé dans l'ouvrage cité de P. GRIMAL une trentaine de références où sont notés et commentés les extraordinaires aménagements qu'ont reçus ces parcs et jardins, où se manifestent les goûts d'un Pline ingénieur horticole et architecte-paysagiste et la compétence du chef d'équipe, l'*artifex* (5, 6, 35) qui signe lui aussi de son nom, au moyen de figures florales, ses réalisations. Là encore nous rencontrons une foule de mots précis, beaucoup plus courants, certes, mais dont la multiplicité donne un peu le vertige et révèle l'habileté des *topiarii* qui ont travaillé sous la direction du *dominus* (*ibid.*) : celui-ci nous parle, à ce propos, des bordures et dessins de buis, taillé ou non, de romarin, de myrte, d'acanthe, de lierre et de laurier; de plantations symétriques et alignées de platanes, mûriers, figuiers, oliviers, cyprès, arbres fruitiers de toutes sortes, treilles, berceaux de verdure, terrasses agrémentées de violettes, roses, plates-bandes de gazon, etc... — Et je ne dis rien des constructions, xystes, *diaetae* — dont on ne sait trop s'il s'agit de folies, de pavillons ou de tours — d'où l'on pourra observer le panorama « artistique » des alentours; ailleurs, ce ne sont que colonnades, portiques, galeries, voûtées ou non, cours, grandes ou petites, fontaines, bassins et sièges de marbre, et même un jeu de paume (*sphaeristerium*, 5, 5, 27) et un hippodrome (bien étudié par P. GRIMAL, qui en dessine le plan), partout aussi, des canalisations (*siphunculi*, 5, 6, 23), souterraines ou non, apportant de l'eau chaude ou froide, par toutes sortes d'orifices et pour tout usage (cf. *ibid.*, 40 : tuyaux d'arrosage), bain, douche ou simple rafraîchissement. Ailleurs c'est une pièce circulaire jouissant à toute heure de l'exposition au soleil, un buffet-bar-bibliothèque (2, 17, 8), des salles à manger d'hiver ou d'été, des baignoires aux formes variées; ailleurs, des cabinets de toilette, piscines, étuves, vestiaires, alcôves, lits, et j'en passe...

Il y a tant de détails dans les lettres de ce genre, et tant de détails précis, qu'on songe à un inventaire d'état des lieux ou à une visite guidée (*omnes angulos... circuire*, 5, 6, 40), à croire que Pline a utilisé les fiches de son oncle pour ne courir aucun risque d'omission. Qu'il ne craigne pas d'y multiplier les termes techniques et les indications les plus menues (5, 6, 43 : *minutissima colligere*) l'amène à se comparer lui-même à Aratos qui, dans ses énumérations d'astres, ne fait grâce au lecteur d'aucune étoile ! L'amateur d'art aussi, avec le souci minutieux de description d'un commissaire-priseur (cf. le Stace des *Silves* : 1, 3; 5; 2, 1; 3, 1 et 4, 6), se révèle à chaque page : c'est là le contraire d'un esprit ou d'un écrivain superficiel !

Des renseignements aussi précis, aussi « concrets » abondent dans d'autres lettres (1, 15; 2, 6; 3, 5; 12; 4, 22; 6, 31), qui alimentent largement la connaissance que nous avons des *realia* de l'époque : il suffit de consulter les *indices* de FRIEDLÄNDER ou de *La vie quotidienne à Rome* de J. CARCOPINO pour s'en convaincre. C'est le cas des *epistulae* où nous voyons un Pline très proche, en effet, des « réalités », un Pline propriétaire terrien très soucieux de la rentabilité de ses domaines, qui nous fait part de ses relations, parfois difficiles, avec ses fermiers, et des problèmes liés aux récoltes de céréales et aux vendanges. Témoin l'étonnante lettre 8, 2, où Pline-en-bonne-humeur nous parle des rabais successifs qu'il a consentis aux diverses

catégories d'acheteurs de ses raisins et nous montre non sans humour qu'étaient déjà utilisés par lui les moyens de « fidéliser » la clientèle.

Comment se fait-il, dès lors, que le même Pline soit, dans la majeure partie de sa *Correspondance*, si allusif, si vague, si cachottier même parfois, au point de nous paraître superficiel ? Sans doute peut-on supposer qu'en supprimant systématiquement les datations de ses lettres, l'auteur a voulu effacer leur caractère ponctuel, circonstanciel, donc éphémère, cherchant à leur conférer ainsi valeur et portée générales (*sub specie aeternitatis*), de façon à faciliter leur lecture par la postérité ; Pline y a réussi d'ailleurs, dans une large mesure : un commentaire historique est beaucoup moins indispensable pour la plupart de ses lettres que pour celles de Cicéron !

Une mise au point analogue peut être faite pour le silence, souvent exaspérant — et, à première vue, surprenant — que garde Pline sur ses occupations officielles et sur les activités professionnelles de ses correspondants : devoir de réserve propre à tout grand commis de l'État qui n'a pas, dans une correspondance privée, surtout lorsqu'elle est éditée, à parler de ses *publica officia* (3, 5, 19). Dans des circonstances semblables, Sidoine Apollinaire fera preuve de la même discrétion sur ce qu'il appelle — l'expression est révélatrice — les *publica rerum secreta* (Sidoine Apollinaire, *Ép.*, 4, 22, 3). À noter que Pline n'en est pas moins fier — et cela, il ne le cache pas — d'avoir été jugé digne (*dignissimum est* : 7, 15, 2) par l'Empereur d'occuper les hautes fonctions qui furent les siennes, tout en déplorant le poids accablant de cet *occupationum agmen* (2, 8, 3).

Sans doute aussi des hommes qui avaient vécu, alors qu'ils exerçaient eux-mêmes des charges officielles, comme Tacite et lui, la tyrannie et la terreur des dernières années du règne de Domitien ont-ils appris l'intérêt qu'il y avait à se faire « tout petits » en beaucoup de circonstances. Ne soyons pas dupes de la façon dont l'un et l'autre (Tacite, *Agricola*, 3, 1 ; 44, 6 ; *Histoires*, 1, 1, 4 ; Pline, *passim*) vantent la *libertas* dont on jouissait, à les entendre, sous le règne de Trajan. Tacite, en dépit de ses intentions déclarées[4], a-t-il jamais traité, dans ses *Histoires*, la période du règne de Trajan ? Et que dire de la *libertas* de Pline, gouverneur de Bithynie, quand il s'adressait à son « maître » (*Domine*) ? Que dire de son appréciation de cette liberté quand il note, dans une lettre (3, 20, 12) que « toutes les affaires sont entre les mains d'un seul homme : *cuncta sub unius arbitrio* ? Que dire de son hésitation, puis de son refus à l'idée d'écrire un ouvrage d'histoire, parce qu'il présentait beaucoup de dangers : *graues offensae, leuis gratia* (« de lourdes haines, une mince reconnaissance » : 5, 8, 12). Voilà ce qui l'attendait, tant étaient fortes, il le voyait, les rancunes politiques, tant étaient pesants et gênants pour beaucoup de membres de la haute société les souvenirs de l'époque récente où sévissaient les délateurs et où l'attitude de nombreux sénateurs avait été souvent ambiguë.

Aussi faut-il savoir gré à Pline d'avoir osé, à plusieurs reprises, soulever la chape de plomb qui pesait, quoi qu'on en pense, sur le personnel

4. Tacite, *Histoires*, *ibid.* Noter cependant l'ironie du comparatif *securiorem* (*materiam*) et la précaution *quidsi uita suppeditet*... — À noter, d'ailleurs, qu'Ammien Marcellin, dont on admet qu'il a pris la suite de Tacite, commence son œuvre au « principat de Nerva » (31, 16, 9).

politique dont il faisait partie. Bien connues à cet égard sont ses déclarations sur les causes « mesquines et insignifiantes » (*paruae atque exiles*, 2, 14, 1) qu'il devait plaider au tribunal des Centumvirs; bien connue la comparaison qu'il établit, non sans amertume, entre sa propre *Correspondance* et celle de Cicéron (9, 2, 2) : après s'être plaint de ne pas avoir matière à écrire plus longuement (9, 2, 1 : *nec materia plura scribendi dabatur*), il ajoute en effet : « Ma situation n'est pas la même que celle de Cicéron (...). Lui avait la ressource d'événements dont la variété et aussi la grandeur l'alimentaient abondamment » (on sait que Tacite consacre un chapitre entier — 4, 32 — de ses *Annales* à des déclarations analogues). De même en 3, 20, 10 où, après avoir mentionné l'introduction du suffrage secret au sénat, Pline déclare qu'il l'a fait « pour parler un peu des affaires de l'État, matière dont l'occasion se présente bien moins souvent qu'aux temps anciens et qu'il ne faut donc pas laisser échapper ».

On doit finalement reconnaître à Pline un certain courage pour signaler — et donc condamner —, comme c'est le cas dans plusieurs lettres, la *temporis iniquitas* (3, 19, 7), la *licentia temporum* (3, 3, 5), les *uitia ciuitatis* (6, 2, 9)[5] ou encore — et cette fois Pline va beaucoup plus loin — « la maladie qui prend naissance dans la tête d'un État et en gagne ensuite les diverses parties » (4, 22, 7 : *utque in corporibus sic in imperio grauissimus est morbus, qui a capite diffunditur*[6]. Qu'est-ce que ces déclarations — si limitées, si isolées qu'elles soient —, sinon des allusions à portée politique ? Et que fait Pline dans les lettres, assez nombreuses, où il évoque avec force détails les procès auxquels il a participé, dans celles où il déplore personnellement (qui n'en doute, même si ces déplorations ont été écrites par d'autres, Fannius ou Titinius Capito ?) les *exitus illustrium uirorum* (il prend envie d'ajouter *feminarumque*) 8, 12, 4, les *exitus occisorum et relegatorum* (5, 5, 3) ? Que fait-il, sinon exalter indirectement la *libertas*, la vraie, qu'avaient courageusement manifestée les victimes ? Que fait-il, lorsqu'il évoque avec chaleur et émotion ses relations étroites avec Herennius Senecio ou avec Titinius Capito, qui possédait *chez lui* (parce qu'il ne pouvait les exposer ailleurs)[7] des portraits « des Brutus, des Cassius et des Catons » (1, 17, 3), que fait-il, sinon de la politique ? Comment ne pas songer, Pline pouvait-il ne pas songer, au sort de Cremutius Cordus, dont son ami Tacite rapportait alors parallèlement dans ses *Annales* (4, 34, 3-4) qu'il avait été condamné à mort par Tibère pour avoir fait l'éloge des mêmes Brutus, Cassius et Caton ? Exalter, comme le fait Pline, le souvenir des plus célèbres opposants aux prédécesseurs de Trajan[8], Arria l'Ancienne, Arria la Jeune, Helvidius Priscus, était-il sans risque aucun sous le règne de l'*Optimus Princeps* pour qui connaissait mieux que personne le *periculum senatoris* (3, 4, 7), chaque fois

5. De ces *uitia*, Pline ne pourra que « parler de vive voix » à son correspondant (*sed de his melius coram*).

6. On mesure ici une fois de plus (cf. *supra*, n. 2) la différence considérable qui sépare Pline de Juvénal, chez qui la critique reste sur le plan beaucoup plus banal (c'est un lieu commun de la littérature antique) de la morale et risque fort peu, de ce fait, de s'attirer les foudres du pouvoir politique.

7. Cf. l'expression *domi ubi potest*.

8. Titinius Capito doit (1, 17, 1) demander la permission de l'empereur (Nerva ?) pour élever sur le forum une statue à L. Silanus, une victime de Néron.

que ce dernier faisait preuve d'un peu trop d'audace ? Et qui aurait la naïveté de croire que ces rappels constants, dans la *Correspondance*, de morts ou d'exils héroïques étaient totalement innocents ?

* * *

Il va de soi qu'il est difficile, pour qui lit de telles lettres, de parler d'un Pline « mondain », d'un Pline « représentant typique de la littérature de société », moins encore d'un « Pline superficiel », tous aspects que font ressortir, parfois de façon exclusive, un certain nombre d'ouvrages et d'articles publiés au cours des cinquante dernières années. C'est un être complexe que Pline le Jeune, un homme et un écrivain à plusieurs faces. L'homme a eu la chance, même s'il a dû se plier à beaucoup de contraintes, de finir son existence sous le règne de Trajan; l'épistolier, la malchance de vivre à cette époque, prétendument libérale, où « la matière », comme le dit Pline, c'est-à-dire les grands sujets, lui « manquait » pour ses lettres. Force lui est alors de se rabattre bien souvent sur le style, et parfois sur le style seul; ainsi, pensait-il, serait assuré le succès de sa *Correspondance* (cf. 1, 20). Avocat brillant et célèbre (9, 23, 4), et pas seulement en raison de ses plaidoyers au tribunal des Centumvirs, habitué des *recitationes*, les siennes ou celles des autres, il a été peu à peu entraîné, *uolens nolens*, à considérer la littérature épistolaire comme un prolongement naturel de la littérature d'apparat; en conséquence, il applique souvent dans ses lettres les procédés rhétoriques utilisés dans ses nombreux *libelli*. À noter d'ailleurs que Cicéron n'était pas sans se préoccuper lui aussi du style de ses lettres : « Comment me juges-tu par mes lettres ? », écrit-il à Papirius Paetus dans une *epistula* difficilement datable (*Fam.*, 9, 21, 1), au contenu ambigu, où Cicéron semble s'excuser du style trop familier qui est parfois le sien : « N'est-ce pas que je me sers avec toi d'un langage trivial (*plebeio sermone*) ? », tout en soulignant ensuite que, à la différence de ce qui convient *aut iudicio aut contioni*, il a coutume de « tisser ses lettres avec les mots de tous les jours (*epistulas uero cotidianis uerbis texere solemus*) ».

Ce n'est pas, certes, l'usage de Pline dans la majeure partie de sa *Correspondance* (quel aurait été le style de Cicéron s'il avait publié la sienne ?); du moins avons-nous l'impression que notre épistolier est contraint de tenter de relever par le travail du style le contenu souvent terre à terre de beaucoup de ses lettres : « Et, par Hercule », écrit-il à Mésius Maximus (3, 20, 11), « jusques à quand ces banalités (*illa uulgaria*) : comment vas-tu ? ta santé est-elle bonne ? Il faut que nos lettres abordent aussi des sujets qui ne soient ni bas, ni humbles ni limités à nos affaires personnelles (*aliquid non humile nec sordidum nec priuatis rebus inclusum*) » ! Autre sursaut de dignité — de colère ? — dans un billet (9, 2, 3) adressé à un chef d'armée en campagne, Sabinus. Après avoir comparé son sort à celui de Cicéron, dont son correspondant lui a cité l'exemple pour regretter la brièveté des lettres qu'il reçoit, il déclare : « Mais moi, combien sont étroites les limites qui m'enferment, tu le vois clairement sans que je te le dise », et d'ajouter : « Ou bien alors, il faudrait t'envoyer des exercices scolaires (*scholasticas*

litteras) et, comme l'on dit, des devoirs de salle d'étude (*umbraticas litteras*) ».

C'est un Pline en cage qui s'exprime ici. Il y a quelque chose d'émouvant à voir notre auteur se plaindre ainsi du défaut même qu'on lui reproche de façon illogique : « épistolier superficiel », alors qu'il fait effort pour ne pas passer pour tel. En réalité, notre époque avide de confidences et d'aveux (notamment dans une correspondance), quelque impudiques qu'ils soient, et, en tout cas, de sincérité, même brutale, est la moins prête (la moins faite) qui soit pour apprécier Pline. Nous comprenons mal aujourd'hui, par exemple, l'admiration qu'éprouve Chateaubriand — qui ne mentionne pas une seule fois les lettres de Cicéron dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* — pour telle lettre de Pline[9] (8, 24) où celui-ci engage son correspondant, un certain Maximus, sur le point de partir gouverner la Grèce, à estimer et à respecter le pays qui a donné au monde la civilisation. Dans la Rome délabrée et presque déserte qu'il visite au début du XIX^e^ siècle, Chateaubriand évoque ce texte parce qu'il lui paraît exprimer à merveille (et sans doute mieux qu'il ne l'aurait fait lui-même) le renversement de situation qui s'est produit au cours des âges. Plusieurs siècles après Pline, en effet, ce sont des peuples barbares qui vont occuper et gouverner Rome : « Lorsque Pline écrivait ces nobles et touchantes paroles à Maxime », note le mémorialiste, « savait-il qu'il rédigeait des instructions pour des peuples alors barbares qui viendraient un jour dominer sur les ruines de Rome ? ».

Il est flatteur, certes, pour notre épistolier de passer ainsi pour le porte-parole de la Rome impériale au temps de sa grandeur. La lettre est belle, sans doute, mais solennelle et, à notre goût, grandiloquente : elle a plu et ému, pourtant, en un autre siècle... Quoi qu'il en soit, il est juste de ne pas oublier qu'à côté de ce Pline officiel et guindé, il en existe un autre qui n'exclut nullement de sa *Correspondance* les réalités les plus triviales : témoin cette lettre 8, 18, où Pline évoque le sort pitoyable d'un ami paralysé qui devait « se faire laver et brosser les dents » (§ 9) et « en était réduit à lécher tous les jours les doigts de ses esclaves » (*ibid.*) ; témoins, dans un tout autre registre, les lettres 7, 29 et 8, 6, où nous voyons un Pline « suétonien », un Pline épigraphiste et rat de bibliothèque, capable non seulement de commenter avec ironie l'inscription surmontant le tombeau de Pallas, mais de rechercher dans les archives d'État — et d'en citer de larges extraits — le sénatus-consulte, datant de l'époque de Claude, qui avait accordé à l'affranchi Pallas des honneurs exorbitants ; témoin enfin la série de billets qui mettent en scène un Pline bon vivant, sachant apprécier le vin nouveau (*nouum mustum* 9, 16, 2), quand il visite ses pressoirs (9, 20, 2), la saveur des champignons, des dattes et autres fruits qu'on lui a offerts en cadeau (1, 7, 6) ou la chair d'une poule dont les yeux malades de Pline ont pu quand même entrevoir qu'elle était « bien grasse » (*gallinam pinguissimam* 7, 21, 4).

De ces « choses de la vie », les lettres de Pline font aussi mention, plus souvent qu'on ne le croit. Mais de cela, on ne parle jamais.

9. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Éd. M. Levaillant, Paris, Flammarion, s. d., III, p. 545. L'éditeur indique, en note 5 (et non 4), que Chateaubriand « avait déjà mentionné cette lettre fameuse, mais sans la citer, dans l'*Introduction* à son *Itinéraire* » (cf. éd. de la Pléiade, II, p. 174).